RÉPONSE

AU MÉMOIRE

DE QUELQUES PRINCES

DU SANG.



RÉPONSE
AU MÉMOIRE
DE QUELQUES PRINCES
DU SANG.

VOUS penfez mieux qu'on ne vous a fait parler.

Vous êtes tous *Bourbons*, tous iffus, ou alliés de Henri IV; vous en avez les fentiments; la nation vous eft chere.

Elle confifte effentiellement dans

le peuple. Faites en effet disparoître pour un instant, le clergé & la noblesse ; la société marche avec tous ses avantages & tous ses agréments ; le courage n'est pas diminué, les lumières ne sont pas affoiblies.

Anéantissez au contraire le tiers état, vous êtes forcés de devenir agriculteurs & artisans ; dispersés sur un terrein immense, & assujetis à des travaux rudes & assidus, votre bravoure se change en férocité, & vos enfans deviennent les plus atroces des barbares, les plus mséraibles des hommes.

Votre grandeur, votre gloire, votre qualité même d'homme, dépendent donc de l'existence du peuple ; par votre anéantissement, au contraire il s'éleve, il s'agrandit, il s'améliore. Si vous vous séparez de

lui, vous n'êtes plus que deux corparations particulieres, illuſtres à la vérité, mais pourtant ſubordonnées à la nation. Et cependant vous oſez en exiger des pétitions; vous les demandez pour vous, & vous vous prétendez les défenſeurs du trône!

Ce n'eſt, croyez-moi, qu'en vous identifiant avec les corps de l'état, que vous pouvez trouver votre véritable place; ce n'eſt qu'alors que vous êtes, ſans contredit, les aînés de la grande famille; mais ſi vous voulez déshériter vos cadets qui vous ſoutiennent de leurs travaux, de leurs talents, de leurs vertus; ſi aveugles en votre jalouſie, vous repouſſez de la maiſon paternelle, ceux de vos freres qui y entretiennent l'abondance, l'ordre & le bonheur, moi,

votre pere commun, dois-je le souffrir ? ne dois-je pas, pour votre propre intérêt, m'y opposer de tout mon pouvoir ?

Mais je n'ai garde de prêter ces sentiments au clergé & à la noblesse: ils condamnent, j'en suis sûr, plus hautement que moi, la doctrine de votre écrivain. Faits pour donner l'exemple de l'humanité & du patritisme, ils en trahiront pas leur glorieuse destination : ils supporteront l'impôt, non-seulement pour être justes, mais encore pour lui ôter ce qu'il a de plus accablant, l'humiliation : en rendant ainsi au peuple le courage & le sentiment de ses forces, ils feront infiniment plus pour la patrie que par les subventions pécuniaires les plus excessives ; ils feront plus pour eux-

mêmes que par les plus abondantes largeſſes ; ils n'aviliront pas leurs ſemblables, & cependant leurs cœurs ne ſeront plus oppreſſés par le ſpectacle déchirant d'une miſere irrémédiable.

Dans ces heureuſes diſpoſitions, pourroient-ils ne pas déſirer d'avoir, comme dans nos antiques aſſemblées, tous les hommes libres pour témoins de la nobleſſe de leurs idées, de l'élévation de leurs ſentiments. La multitude, il eſt vrai, s'y bornoit *à ſanctionner par le cliquetis de ſes armes, & à rejeter par ſes frémiſſements ;* mais elle ne voyoit autour du trône que les guerriers élevés par ſes ſuffrages, que les prélats conſacrés ſur ſon élection : ils n'étoient donc pas ſeulement ſortis de ſon ſein,

ils étoient en grande partie son ouvrage : cependant elle les surveilloit ; & , comme un maître vis-à-vis de son esclave , d'un signe , elle manifestoit sa volonté & anéantissoit celle de ses mandataires. Ces frémissements d'une nation armée valoient bien , je pense , une égalité de suffrages.

Cette influence du peuple , sur les loix , n'est pas une affaire de concession , de convention , ni même de droit , c'est un résultat nécessaire de la nature des choses. Il n'est pas en son pouvoir de s'en dépouiller. Une force étrangere peut opprimer une nation ; mais elle ne peut se mouvoir utilement que par sa volonté : or , c'est à la faire agir que sont destinées les loix. Laissez donc parvenir libre-

ment ſon vœu juſqu'à moi : ce n'eſt qu'à lui que je veux attacher mon ſuffrage ; il peut ſeul avoir toute ſon exécution.

Je puis parler intérêt à mon clergé & à ma nobleſſe, puiſqu'ils ſont décidés à en faire le ſacrifice. J'eſpere qu'à l'exception d'un petit nombre de perſonnes, qui abuſoient des privileges mêmes, les autres ne feront tout au plus que des avances qui ne tarderont pas à leur rentrer avec uſure.

Tous les particuliers de ces corps diſtingués poſſedent au moins une propriété qui leur procure le néceſſaire. Elle ne pourra que s'améliorer par la régénération générale. L'eſprit de vie

qui ſe répandra dans tout le corps de l'état, la fécondera bien au delà du ſurcroît de l'impôt. A portée de ſe faire connoître dans les aſſemblées nationales, ils s'ouvriront la route des honneurs & des graces. S'il en étoit toutefois que leur indigence empêchât de ſe montrer; occupé, comme je le ſuis, de la miſere du dernier de mes ſujets, négligerois-je la détreſſe des perſonnes qu'une éducation plus délicate, une réflexion plus exercée rendent plus ſenſibles au malheur. Mes bienfaits, n'en doutez pas, iront les trouver au fond des provinces, & c'eſt au tiers état que je devrai le pouvoir de les ſecourir. A mon défaut, le roturier, abrité par le chaume & nourri de pain groſſier, le roturier laboura gratuitement le champ du gentil-

homme ſon voiſin (1). Eh ! c'eſt un pareil peuple qu'on voudroit avilir, & qu'on oſe calomnier !

De qui vous a-t-on donc fait les interpretes ? Je le dis, avec regret ; mais la franchiſe eſt la vertu des rois. Vous êtes, ſans le ſavoir ſans doute, les organes d'une ariſtocratie de nobles & d'eccléſiaſtiques en petit nombre : cette ariſtocratie eſt d'autant plus redoutable qu'entiérement hors de la conſtitution, on ne peut en connoître les membres à aucun ſigne extérieur, & qu'elle demeure dans ſon enſemble abſolument inviſible. Cependant elle forme, depuis long-temps, un rem-

(1) Un fait pareil a été annoncé dans les Journaux de l'année derniere ; il avoit eu lieu bien des fois avant d'acquérir cette publicité.

part impénétrable autour du trône ; elle accapare tous les honneurs, toutes les graces ; elle diſpoſe de tous les emplois ; elle fait, à mon inſçu, entendre ſa voix dans mon conſeil ; elle y dicte peut-être des loix pour ſon intérêt ; & ce qui eſt plus cruel, elle fait prendre ſes cris intéreſſés pour le vœu du public.

C'eſt elle qui, dans la premiere aſſemblée des notables, crut ſe fortifier en déclarant que le clergé & la nobleſſe ne faiſoient qu'un, & qui, ſans principes, comme ſans pudeur, voudroit aujourd'hui qu'ils formaſſent deux corps ſéparés. C'eſt elle qui a dicté votre mémoire, dont le rédacteur, forcé, d'une part, par l'évidence des faits, & fidele, de l'autre, aux intérêts de ſon parti, s'eſt mis

en contradiction continuelle avec lui-même. Si je l'en crois, en effet, je dois craindre une nation pleine de respect & d'affection pour ma personne : chef d'un état immense & accoutumé, de temps immémorial, à la monarchie, je dois redouter une démocratie impossible ; enfin, il ne tient pas à lui que je n'associe les idées de despotisme avec celles de loix faites & surveillées par la nation.

Eh ! vous voudriez me réduire à n'être que le doge de cette cabale méprisable ! La destinée m'a fait roi ; je veux l'être : je le serai, dans toute sa plénitude, au milieu des représentants de mon peuple. C'est là que mon trône portera sur ses véritables bâses, & s'élévera à sa juste hauteur ; c'est-là que je serai environné de tout

l'éclat qui me flatte; que j'aurai tout le pouvoir que j'ambitionne : celui de faire le bonheur d'un grand peuple que j'aime & à qui je ſuis cher. C'eſt là que tout ce qui eſt conſtitutionnel ſera reconnu; tout ce qui eſt juſte, approuvé; tout ce qui eſt généreux, applaudi; tout ce qui eſt grand, exécuté. C'eſt là que vous devez renvoyer les conſeillers perfides qui veulent vous ravir la gloire de concourir à cette heureuſe révolution.

Vous entendez, vous voyez avec quel enthouſiaſme, ce peuple aimant, proclame les noms des notables qui ont reconnu ſes droits. Ils n'ont été que juſtes, & il les appelle ſes *bienfaiteurs*. Sûrs de leur mérite & de l'équité de leurs concitoyens, ils ont préféré les ſuffrages de la nation à

l'approbation de leurs collegues, & elle leur défere les honneurs du courage, elle leur décerne la palme civique.

Fermez l'oreille aux inſpirations étrangeres ; n'écoutez que vos propres ſentiments, & reſſaiſiſſez-vous de l'eſtime & de l'affection publique, le plus bel apanage des princes de mon ſang.